

La querelle de l'antimoine et la victoire de la chimie (1)

par G. Mascherpa

(Professeur à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc)

Pouvait-on utiliser la chimie et ses remèdes dans la thérapeutique antimoniaux interne ? Telle a été la question scientifique qui servit de prétexte au conflit le plus long (1566-1666) et le plus violent de toute l'histoire de la chimie et de la médecine

Cette querelle, connue sous le nom de querelle de l'antimoine (Pilpoul), mit aux prises, d'un côté, l'orthodoxe Faculté de Paris, farouche défenseur des idées traditionnelles et son doyen fanatique Guy Patin, de l'autre, l'Université de Montpellier fière de sa plus grande ancienneté favorable aux idées nouvelles amenées par les chimistes arabes et les médecins juifs chassés d'Espagne, et son défenseur célèbre Théophraste Renaudot.

Cette rivalité d'Écoles, de personnes s'élargit en une lutte d'intérêts avec la question de l'exercice de la médecine qui vit l'affrontement des chimistes contre les médecins et des médecins contre les apothicaires. Le Parlement de Paris dut intervenir à plusieurs reprises. Il interdit l'usage de l'antimoine et l'exercice de la médecine aux Docteurs de Montpellier. Mais, cette véritable guerre de 100 ans, qui passionna tous les contemporains, allait prendre fin sur un vrai coup de théâtre, avec la guérison quasi miraculeuse de Louis XIV, alors âgé de vingt an, condamné par la médecine officielle et sauvé par quelques, gorgées du fameux vin émétique (tartrate d'antimoine et de potassium).

La victoire de l'antimoine et des médecins chimistes, ou « médecins de Montpellier », comme ils s'appelaient entre eux marqua l'introduction définitive de la chimie dans la médecine.

L'antimoine de la protohistoire à l'alchimie du Moyen Age

Bien avant le cuivre et le fer, l'antimoine a été, il y a 7 000 ans, le premier métal élaboré par l'homme. Le hasard et l'art de cuire les aliments sont peut-être à l'origine de sa découverte (Reichen). Fusible dès 630 °C, il dut, très probablement, un beau jour couler à peu près pur d'un foyer construit à l'aide de blocs de stibine entre lesquels l'homme avait fait un feu un peu trop vif. La réaction de réduction qui libère le métal ne pouvait être comprise et la transformation de la matière dut paraître miraculeuse, mais la curiosité humaine mise en éveil, l'expérience répétée permit de recueillir dans des moules d'argile l'antimoine liquéfié avant sa solidification.

On a ainsi trouvé, au siècle dernier, à Tello, en Mésopotamie, dans des sépultures sumériennes, un beau vase chaldéen datant de 4000 ans avant Jésus-Christ. Le chimiste français Marcellin Berthelot, qui en fit l'analyse chimique, fut fort étonné de constater que ce vase était fait d'antimoine coulé, pratiquement pur. En effet, ce métal très fragile excessivement cassant est tout à fait inapte à la fabrication d'ustensiles et son obtention n'a pas dû conduire à des fms bien pratiques. Cette découverte n'en était pas moins tout-à-fait fondamentale car, en cherchant d'autres minerais et en améliorant le tirage de ses foyers, l'homme allait isoler d'autres métaux: cuivre, fer, moins fusibles, mais présentant des avantages plus substantiels.

Si l'antimoine pur resta donc peu utilisé par les peuples protohistoriques, ses sels sont bien connus depuis la plus haute antiquité et utilisés couramment dans la fabrication de céramiques et d'émaux servant, comme à Babylone, dans la décoration des édifices et surtout dans la préparation d'onguents et de cosmétiques. La Bible nous apprend que Jézabel s'était fardée les

yeux de stibine avant d'être précipitée du haut d'une tour de Jesrahel. Les belles dames grecques et romaines utilisaient aussi cinabre et vermillon d'antimoine pour peindre leurs lèvres au risque de s'empoisonner lentement.

La découverte du bronze et la possibilité d'allier les métaux purs trop malléables permirent l'obtention de matériaux plus durs qui allaient considérablement améliorer les performances des armes primitives et les conditions de vie des peuples de la protohistoire.

La propriété de l'antimoine de donner de la dureté aux métaux auxquels il est allié fut très vite connue. Cependant, ses minerais étaient peu répandus, tout comme ceux d'étain nécessaires à la fabrication du bronze. Ils furent donc attentivement recherchés et les premières mines d'étain et d'antimoine furent ouvertes à Carthagène, en Espagne. Il s'ensuivit une rivalité entre Rome et Carthage pour la possession de ce véritable pactole. Ce fut, sans nul doute, la cause déterminante de l'origine si controversée des guerres puniques qui éclatèrent lorsque les Carthaginois voulurent couper la route de l'étain et de l'antimoine aux Romains. Ceux-ci ne manquèrent pas de rechercher, dans leur immense empire, d'autres gisements et ils trouvèrent justement des minerais d'antimoine en France, dans la Haute Vallée de l'Orb. Ces mines, encore visibles de nos jours, furent exploitées par les Romains, puis par les Anglais jusque pendant la guerre de cent ans. Leurs présences expliquent le choix que fit Néron de Lodève (Montpellier 50 km) pour y faire battre une nouvelle monnaie dévaluée, à base d'alliages d'antimoine, remplaçant celle d'or et d'argent, pour entretenir et payer ses légions en cette période de crise de l'Empire romain.

La chimie de l'antimoine, et plus généralement la chimie du monde antique, ne progressa pas beaucoup, les intellectuels grecs et romains dédaignant cette discipline laissée aux mains d'esclaves: forgerons, potiers, orfèvres, parfumeurs.. Il faudra alors attendre Zosime, qui vivait à Alexandrie au III^{ème} siècle après Jésus-Christ et est considéré comme le père de l'Alchimie, pour assister à la fondation de la première école de chimie.

L'École d'Alexandrie comptera de nombreux élèves très friands de chimie ou plutôt d'alchimie car les Arts Chimiques, magie et mysticisme étaient étroitement associés. Elle exploita un large éventail de spécialités dans lesquelles l'antimoine avait une place de choix: élaborations d'alliages, de colorants, d'onguents, de drogues, de breuvages, de philtres magiques voire même de poisons qui devaient rapporter de substantiels revenus (Reichen).

Si la chimie progressa, très rapidement l'escroquerie apparut. On fournira aux orfèvres des imitations d'or et de pierres précieuses avec lesquelles il n'est pas difficile de tromper savamment le public et même de payer l'impôt. L'empereur Dioclétien, se rendant compte du danger que courait la monnaie de son empire, fit publier un édit interdisant et ordonnant de brûler tout ouvrage de chimie et de magie. On a cependant retrouvé à Thèbes, dans une tombe, un papyrus, véritable manuel du parfait faussaire, avec cette recette d'une imitation d'or:

« Projette sur le cuivre, rouge, l'antimoine brûlé dans de l'huile d'olive et il deviendra d'un jaune durable à l'intérieur et à l'extérieur ».

En fait l'antimoine devait être de la stibine, métal et minerais étaient le plus souvent confondus: l'huile d'olive est l'agent réducteur pour isoler l'antimoine.

Ce prétendu or alchimique a effectivement toutes les apparences physiques de l'or (couleur, dureté...) et il était difficile de les distinguer autrement que par des mesures de densité assez peu pratiquées à l'époque. Il faudra attendre mille ans pour qu'Albert le Grand démontre chimiquement la supercherie:

« J'ai fait éprouver l'or alchimique après six ou sept feux, il est brûlé et réduit à l'état de cendre ».

En effet, à haute température, l'antimoine brûle avec une flamme brillante en donnant du trioxyde d'antimoine alors qu'il est inerte à température ambiante.

Bien que le but de la plupart des alchimistes resta la transformation des métaux en or, quelques réalisations pratiques se trouvèrent accomplies. Ainsi, les Arabes furent les premiers à utiliser l'antimoine comme médicament à usage interne. Les plus grands alchimistes arabes, ou plutôt musulmans, furent les deux célèbres médecins persans Geber et Rhases. Geber (722-803), de son vrai nom Djahir Ibn Hayyan, a laissé de nombreux manuscrits dont certains n'ont pas encore été traduits: parmi ses découvertes, menées de façon presque scientifique, il faut citer ses travaux sur les divers sels d'antimoine, d'arsenic et de bismuth. On lui doit, notamment, le terme « athmond,» pour désigner le métal antimoine: les traductions successives du latin devaient donner « athmodium» puis «athimodium" et enfin « antimonium ».

Le successeur de Geber, Rhases, vécu au X^{ème} siècle. Moins théoricien mais plus pratique, il a donné à l'Alchimie une orientation plus appliquée qui ne manquera pas de porter ses fruits en pharmacologie où, non seulement il utilise le sulfure d'antimoine pour la fabrication d'onguents à usage externe, mais plusieurs auteurs, arabes du X^{ème} au XII^{ème} siècle rapportent qu'il l'utilisait en suppositoires contre les hémorragies utérines.

La diffusion de ces premières connaissances ne s'est effectuée que très lentement vers l'Occident à travers l'Afrique du Nord, puis en Espagne après l'installation des Arabes. C'est en Espagne que docteurs et alchimistes latins s'instruisent auprès des maîtres islamiques et juifs. Ils y découvrent le bismuth et le chlorure ou beurre d'antimoine. Chassés d'Espagne, les médecins juifs traversent les Pyrénées et pénètrent dans le midi de la France où ils fondent les écoles de Narbonne, Montpellier et Lunel. C'est le début de l'enseignement de la médecine à Montpellier: l'École de Médecine est plus ancienne que les Facultés de Salerne et de Paris. Elle sera, sans conteste, en 1220, la première école à être investie par le Pape Grégoire IX du droit de délivrer des diplômes de médecins permettant d'exercer sur toute la terre,

Les Maîtres de la Faculté de Montpellier sont profondément marqués par les théories des chimistes arabes et médecins juifs qui apportèrent à Montpellier les progrès les plus récents de la chimie et qu'ils s'empressèrent d'appliquer à la médecine. Trois d'entre eux, Arnaud de Villeneuve (1240-1314), Raimond de Lulle (1236-1315) et Bernard de Gourdon (1285-1316) furent parmi les plus illustres alchimistes des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles. Ils allaient utiliser la chimie et plus précisément la chimie minérale comme moyen thérapeutique. A la même époque, un autre montpelliérain, Gui de Chauliac, introduisit en médecine l'étude de l'anatomie et de la chirurgie qui, avant lui, n'y étaient pas enseignées. Les chirurgiens délaissèrent alors la corporation des barbiers pour entrer dans celle des médecins.

Raimond de Lulle, né à Majorque, en 1236, est un personnage étrange qui enseigna à Montpellier et prétendit avoir réalisé le grand œuvre. Dans la terminologie alchimiste c'est l'opération qui aboutit à l'obtention de la pierre philosophale dont quelques grains seulement permettaient de transformer les métaux les plus vils en or précieux: cette fameuse pierre philosophale agirait un peu comme nos catalyseurs modernes. Mais, au moment où il prétendit avoir réalisé ce grand œuvre, Raimond de Lulle était au secret dans la fameuse prison de la Tour de Londres ! C'est lui, par ailleurs, qui a donné à l'antimoine les noms imagés de lion rouge et de loup dévorant que l'on retrouve dans tous les manuscrits alchimistes.

Arnaud de Villeneuve vécu et enseigna à Montpellier à la même époque. Il espérait, par ses recherches sur les sels d'antimoine et d'arsenic, tirer de sensationnels résultats en préparant l'élixir de longue vie:

« Tu pourras préparer l'élixir de longue vie car je veux que tu saches qu'en prenant le lion rouge (antimoine) et en y ajoutant du mercure fixé (sulfure de mercure) et qui a été passé sur le vitriol (acide sulfurique) de façon à le faire rougir et à le rendre huileux tu ne perdras pas ton travail ».

Cet élixir de longue vie, ou or potable *«fait un jeune homme d'un vieillard, écarte le poison du cœur, fortifie les poumons, régénérer le sang et guérit les blessures ... et l'avarice » !*

Bernard de Gordon nous a laissé dans son traité « In lilio medicinae » la recette pour préparer l'huile de tartre, le futur émétique (tartrate double d'antimoine et de potassium) et ses emplois médicaux.

Au début de la Renaissance, l'étude de la chimie de l'antimoine était donc bien avancée à la Faculté de Médecine de Montpellier. Un moine mystérieux, Basile Valentin, pseudonyme d'un chimiste allemand du XV^{ème} siècle (Raynautl) repris ces travaux sur l'antimoine dans un ouvrage resté célèbre « Triumphwagen des Antimonii » (Le char triomphal de l'antimoine) dont furent tirées plusieurs éditions latines sous le titre « Currus triumphales Antimonii »). La plus connue fut celle de Toulouse, en 1646, par Pierre Fabre, Docteur de Montpellier. Basile Valentin crut aux vertus thérapeutiques de l'antimoine qu'il qualifie « une des sept merveilles du monde ». Partant de la capacité de l'antimoine de libérer l'or de ses impuretés, il lui attribue les mêmes effets sur l'organisme humain. Il prône le vin émétique de Bernard de Gordon comme purgatif et en donne la recette dans « Les douze clefs » *« Si on traite l'antimoine par le vinaigre distillé... ,alors il se forme une poudre douce qui ne lâche pas le ventre, mais qui est un excellent remède qui guérissait beaucoup de malades et à bon droit réputé entre les merveilles de la médecine ».*

Cependant, c'est un autre alchimiste, Paracelse, de son vrai nom Théophraste Bombast de Hohenhein (1495-1541), le plus étonnant de tous les alchimistes, qui allait déclencher la querelle de l'antimoine.

Pour les uns, c'est un charlatan ambitieux d'une vanité sans pareille; ne se qualifia-t-il pas de monarque de toutes les sciences ? Il prétendit avoir réalisé un véritable être vivant en chair et en os : « l'homunculus ». Pour d'autres, c'est l'un des plus grands érudits de son temps, d'une envergure exceptionnelle, qui avait un désir insatiable de tout apprendre de tout connaître, dont le but était de tout remettre en question aussi bien dans le domaine des sciences et de la médecine que dans le domaine social et de bâtir une philosophie nouvelle. Ses études commencèrent à Vienne, mais très rapidement, son esprit contestataire le conduisit à choisir un autre mode d'acquisition des connaissances et il parcourut la plupart des villes universitaires allemandes, italiennes puis françaises. Il séjourne, à Montpellier où il dut rencontrer Rabelais (1494-1553). Il regroupa et fit la synthèse des connaissances sur l'antimoine des alchimistes montpelliérains. On ne possède pas beaucoup de renseignements sur cette époque de sa vie et il est probable qu'il n'obtint pas son grade de Docteur, considérant les études médicales de son temps comme « une bouffonnerie où le cérémonial et la pédanterie tenaient lieu de sciences », estimant inutile de se plier à ces simagrées pour un diplôme. Il obtint cependant la première chaire de chimie créée au monde; c'était à Bâle, en 1527.

Il y provoqua un scandale énorme au début de la première leçon d'ouverture du cours de chimie en brûlant publiquement les ouvrages de Galien et Avicenne, classiques de la

médecine « fondement de bois » et déclarant qu'il y avait plus de sciences dans la semelle de ses souliers que dans tous ces livres (Pilpoul). Il invective les médecins: « *Vous êtes des imposteurs et des ignorants, je ne vous confierais pas mon chien* (Paracelse). *Vous avez étudié Hippocrate, Galien, Avicenne, vous croyez tout savoir et vous ne savez encore rien. La chimie vous donne la solution de tous les problèmes de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique, en dehors de la chimie vous tâtonnez dans les ténèbres* »(Hoefler).

Partout il la donc s'opposer à la médecine officielle. L'hostilité des médecins empêchera la publication de son œuvre de son vivant: mais on dispose d'une partie manuscrite importante. Son édition complète en est déjà au quinzième volume et elle est loin d'être achevée.

Presque toutes ses préparations étaient chimiques, il faisait grand usage des préparations d'antimoine auquel il attribuait des vertus remarquables surtout comme purgatif et sudorique. On trouve ainsi dans son « Archidoxe magique » (Haven) un remède contre l'épilepsie: « *Ajouter à cinq gouttes d'Esprit de Vitriol, cinq gouttes de quintessence d'antimoine et cinq gouttes de quintessence de perles* ». Sa réputation d'alchimiste fit le tour d'Europe, il devint un personnage légendaire sur lequel il est maintenant difficile de discerner le vrai du faux. Mais charlatan ou (et) érudit profond, il a eu le grand mérite d'orienter vers la médecine l'alchimie qui s'épuisait dans une recherche stérile de transmutation de métaux et « *de partir à la découverte de remèdes qui permettront de venir en aide à l'humanité souffrante* ».

C'est à Paracelse que revient vraiment l'honneur de l'emploi de l'antimoine dans la thérapeutique interne et c'est lui qui donna une direction nouvelle à la médecine. La chimie allait-elle avoir droit de cité dans la thérapeutique ? Tel était le problème posé par Paracelse. La querelle de l'antimoine allait bientôt commencer.

Bibliographie

- Pilpoul. « La querelle de l'antimoine » (1928).
- Reichen, « Histoire de la chimie » (1963).
- Berthelot. « Introduction à l'étude de la chimie des Anciens et du Moyen Age » (1899).
- Raynaut, Thèse, Montpellier (1868).
- Paracelse, Préface du paraganum.
- Hoefler. Histoire de la chimie.
- Les sept livres de l'Archidoxe magique; Traduction de Marc Haven (1909).

La querelle de l'antimoine et la victoire de la chimie (II) *

par G. Mascherpa

(Professeur à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc)

L'étude chimique de l'antimoine et de ses composés était bien avancée au début de la Renaissance et l'École de Montpellier y avait fortement contribué. La médecine participe au mouvement général de changement avec l'éclosion d'idées nouvelles, de luttes dont la querelle de l'antimoine qui allait servir de prétexte à l'affrontement des Écoles de Montpellier et de Paris. Il y avait à régler une rivalité d'Écoles, mais aussi le droit d'exercice de la médecine, et à répondre à la question posée par Paracelse : « Pouvait-on utiliser la chimie et ses remèdes antimoniaux dans la thérapeutique interne ? » (Pilpoul).

En face de l'école libérale de Montpellier, fière de sa plus grande ancienneté, marquée par l'influence des chimistes arabes et des médecins juifs, tournée vers l'expérimentation, fuyant tout dogmatisme et accueillant avec empressement les étudiants huguenots, se dressait l'orthodoxe Faculté de Paris, fanatique des idées traditionnelles, dédaignant l'expérimentation au profit de discussions scolastiques, s'appuyant sur l'autorité des anciens contre les idées nouvelles.

Les disciples de Paracelse excitèrent vite la jalousie et la haine des médecins de Paris qui voulaient ignorer la chimie et ses remèdes antimoniaux préférant la saignée, les emplâtres, les clystères, les poudres de vipères, les dents de loup, etc. Les partisans d'Hippocrate et de Galien, les « Galénistes » allaient se heurter aux médecins chimistes ou « médecins de Montpellier » comme ils s'appelaient entre eux.

Forte de quelques exemples malheureux, dus à la prescription de doses imprudentes de remèdes antimoniaux, la Faculté de Paris, par son Doyen Jacques Grévin, condamne l'antimoine, attaque ses partisans de façon injurieuse, les traitant de baudets, menteurs, calomniateurs, ignorants et cite les malades morts entre leurs mains.

Jacques Grévin s'en prend plus particulièrement à Loys de L'Aunais « *le plus injurieux, opiniâtre et ignorant qui se puisse rencontrer en notre temps* » qui venait de faire paraître, en 1564, un ouvrage intitulé : « Facultés et vertus admirables de l'antimoine avec réponses à certaines calomnies ».

La Faculté de Paris, qui avait censuré Paracelse, ne pouvait admettre ce « remède de charlatan » et, en 1566, elle rendit officiellement le décret dont voici la traduction donnée par Grévin lui-même : « *En l'Assemblée de tout le collège de la Faculté de Médecine appelé pour donner jugement de l'antimoine, il a été advisé par l'autorité de tous ceux qui ont été excellens en l'art de la médecine, confirmée depuis peu de temps en la personne de l'Advocat du Roy: que l'Antimoine est un poison lequel doit être au rang des simples qui ont une qualité vénimeuse, que sans danger très grand on le puisse prendre dedans le corps. Donné aux escholles de médecine le 29^e jour de juillet 1566* ».

La même année, le Parlement de Paris prit un arrêt contre l'antimoine et en défendit l'emploi (Hoefér).

La Faculté de Paris avait fait condamner l'antimoine et les « galénistes » avaient remporté la première victoire, mais les partisans des remèdes chimiques continuèrent la lutte.

A Montpellier, les Maîtres les plus connus sont, à cette époque, le Doyen Turquet de Mayerne et Duchesne (Quercetanus), médecin de Henry IV. Ils défendent la thérapeutique chimique et les remèdes antimoniaux, publient des ouvrages dans lesquels l'École de Paris et Riolan, le plus acharné des orthodoxes contre les idées nouvelles, ne sont pas ménagés, Turquet, dont la réputation s'étend jusqu'en Angleterre (Astruc), donne un cours de leçons publiques pour les apprentis chirurgiens et les apothicaires, les empiriques selon les médecins orthodoxes qui voyaient d'un mauvais œil la thérapeutique ouverte à d'autres corporations. La Faculté de Paris poursuit les empiriques devant le Parlement pour exercice illégal de la médecine et gagne le procès. En 1603, un décret de la Faculté de Paris est pris contre le Doyen de Montpellier qui est censuré de façon injurieuse: « *Le Conseil des médecins de l'Assemblée de Paris, après avoir entendu le rapport des censeurs auxquels on avait demandé d'examiner la justification parue sous le nom de Turquet de Mayerne condamne à l'unanimité cette apologie comme étant un livre rempli de mensonges et d'imprudentes calomnies qui ne peut qu'avoir été l'œuvre d'un ignorant, d'un homme sans aveu en état d'ivresse et fou à lier. Il déclare Turquet indigne à jamais de pratiquer la médecine, à cause de sa témérité, son imprudence et son ignorance des vrais principes de la médecine. Il engage tous les médecins, en quelques lieux que ce soit, à s'éloigner de Turquet autant que faire se pourra et à rejeter de pareilles opinions. Il les exhorte à rester fidèle à la doctrine d'Hippocrate et de Galien et fait défense à qui que ce soit du Conseil de l'Ordre de médecins de Paris d'adopter les doctrines médicales de Turquet. Celui qui n'agirait pas de la sorte sera privé des grades universitaires des privilèges de l'académie et expulsé de l'ordre des Docteurs-régents. Donné à Paris cl l'École Supérieure de Médecine, le 5 décembre de l'an de grâce 1603* ». (Krieger).

Ce décret n'allait pas désarmer les partisans de l'antimoine qui, bien au contraire, gagnent du terrain. L'École de Paris réagit, chasse de son sein plusieurs médecins: Paumier, Reneaulme, etc. Ils ne seront réintégrés qu'après avoir prêté serment de ne plus faire la médecine avec des drogues mais selon la doctrine d'Hippocrate et de Galien (Pilpoul).

La Faculté prononce un nouveau décret, ratifié par le Parlement, condamnant solennellement la chimie. Voici la traduction donnée par Perreau :

« *Elle juge du commun consentement de tous les docteurs qu'il falloit condamner tous ces médicaments chimiques et les défendre aux apothicaires et à tous les autres. A cause dequoy l'Assemblée supplioit tous les jurys qu'ils eussent à punir très sévèrement ceux qui donneraient ces sortes de médicaments chymiques, les dispenseraient et les mettraient en vente.*

Décrété le 18 octobre, jour dédié à Saint Luc, après la messe célébrée selon la coutume l'an 1615 ».

En fait, c'était l'École de Montpellier qui était visée: les Maîtres de Montpellier étaient en grande majorité de religion protestante, Saint Luc leur patron, et la rentrée universitaire y était fixée « selon la coutume » le 18 octobre.

En 1638, coup de théâtre afin de remplacer l'antidotaire de Myrespe (1300) encore en usage chez les apothicaires, une commission de 18 membres, nommés par la Faculté chargée de la rédaction d'un nouveau codex pharmaceutique, publia enfin ses travaux: le vin émétique y est conseillé en toute lettre dans la section des remèdes purgatifs (Pilpoul). En voici la préparation:

« Une once de foie d'Antimoine fait avec parties égales de nitre et d'Antimoine détonné, infusé dans deux litres de vin ».

Dans la capitale ce fut un scandale. Le Président de la Commission fut accusé par les orthodoxes d'avoir falsifié les registres de la Faculté. A Montpellier, où l'on n'avait pas oublié le décret injurieux pris contre son doyen, on exulte: « médecins de Montpellier », chirurgiens et apothicaires sont prêts à un coup d'éclat. Ce fut Théophraste Renaudot qui allait déclencher l'offensive.

De nos jours, Théophraste Renaudot (1586-1653) est surtout connu comme le père de la presse dont le souvenir est perpétué par le prix littéraire, fondé en 1926, par quelques journalistes. Ignoré de l'histoire, son œuvre fut pourtant bien plus vaste. Travailleur opiniâtre, doué de beaucoup d'intelligence et surtout d'une remarquable curiosité, il fut l'un des esprits inventifs les plus remarquables de son temps.

Né à Loudun de parents protestants, il fit naturellement ses études à la Faculté de Médecine de Montpellier, accueillante aux réformés, et fut reçu Docteur à vingt ans ! En 1612, il vient se fixer à Paris où il obtint, grâce à l'appui du Père Joseph et de Richelieu, le titre de médecin du Roi. Peu après, Louis XIII le nomme « Commissaire Général des pauvres du Royaume. Pour venir en aide aux malheureux sans travail à Paris, il créa un « Bureau d'Adresses», dans l'Ile de la Cité, destiné à recenser les demandes de ceux qui cherchaient un emploi et de ceux qui offraient du travail. Ces petites annonces furent imprimées sur des feuilles hebdomadaires qui constituèrent, en 1631, le premier journal français sous le titre de *la Gazette*. Bientôt, Renaudot ajouta aux annonces des nouvelles de France et de l'étranger et des renseignements en tout genre. Richelieu et le roi lui-même publièrent des articles dans la Gazette qui connut un grand succès.

Prêts sur gages et ventes aux enchères transformèrent une partie du Bureau d'Adresses en salle des ventes et Mont de piété. Dans une autre partie, il obtint du Roi l'autorisation d'établir des fourneaux où les apothicaires pouvaient venir préparer leurs remèdes chimiques. Les malheureux, qui venaient chercher un emploi, trouvaient ainsi à leur disposition des médecins, presque tous de Montpellier, qui leur donnaient gratuitement des médicaments interdits et, en particulier, les composés antimoniaux dont Renaudot était un farouche partisan.

D'une activité infatigable, il ouvrit, au Bureau d'Adresses, des conférences consacrées à des sujets médicaux. Les deux points principaux qui étaient développés sont l'étude de la chimie appliquée à la médecine et l'étude clinique opposée à la scolastique. Les élèves de la Faculté de Paris commencent à fréquenter ses cours, ils complètent en outre leur formation clinique au Bureau d'Adresses même, dans le dispensaire où des « consultations charitables » et des soins gratuits sont donnés aux pauvres par les chirurgiens, apothicaires et médecins chimistes qui utilisaient les médicaments que la Faculté interdisait aux apothicaires de vendre et qui étaient préparés dans le laboratoire du Bureau d'Adresses. Une faculté libre est en train de s'établir en face de la vieille École de Médecine de Paris, Renaudot se fait bien des ennemis. Ses deux fils, Eusèbe et Isaac, doivent signer un désaveu des théories médicales de leur père pour pouvoir passer leur premier grade. Une commission de dix membres est chargée de prendre des sanctions contre « *les soi-disant médecins de Montpellier, fauteurs d'erreurs insolentes, empiriques, circulateurs, agytateurs et surtout Théophraste Renaudot qui reçoit chez lui les médecins étrangers, vagabonds, exotiques...* ».

Le terme circulateur est à double sens, circulator signifiant charlatan en latin, il désigne aussi les disciples de Harvey, partisan de la circulation du sang, nouveauté méprisée par les galénistes.

Guy Patin, l'adversaire le plus acharné contre Renaudot, est le chef de file des partisans de la tradition, il n'a que mépris pour les médecins de Montpellier : « *Pour les médecins de Montpellier qui se sont rendus illustres par leurs écrits, ôtez Rondelet et Jaubert lesquels même j'aurais bien des choses à dire, je n'en connais aucun d'autre* ».

Contre l'antimoine et la chimie, Guy Patin ne désarme pas :

« *Les chimistes qui tuent ici le monde à tas avec leur antimoine* ».

« *L'antimoine* » a tué plus que n'a fait le roi de suède » en Allemagne...Les livres de chimie étaient les plus malheureux et les plus méchants de tous les livres. La chimie n'est nullement nécessaire et il faut avouer qu'elle a fait bien plus de mal que de bien. Les arabes ont introduit cette misérable pharmacie arabesque inutile et superflue, les malades sont vilainement trompés... Les chimistes apothicaires, les médecins de Montpellier, et les charlatans sont des démons du genre humains principalement quand ils se servent d'antimoine. Le prétendu démon d'enfer n'en tue pas tant que ce démon chimique ou ce venin chimique ».

La Faculté de Paris décrète, en 1640, que les fils Renaudot ne seraient pas admis à se présenter au doctorat, mais, en 1641, un arrêt du Parlement confère à ceux-ci le bonnet doctoral. Richelieu meurt et la Faculté refuse de les recevoir. A la mort de LOUIS XIII, Guy Patin fait interdire l'exercice de la médecine à Paris aux docteurs de Montpellier et à Théophraste Renaudot. Ceux-ci perdent leur procès justement parce que leur École de Montpellier défend aux médecins des autres facultés le droit d'exercer dans cette ville à moins d'y repasser tous leurs grades (Pilpoul).

Les consultations charitables du Bureau d'Adresses sont interdites et la Faculté continue de poursuivre les «médecins exotiques... soy disants professeurs dans ladicte prétendue université de Montpellier». Guy Patin ne ménage pas ses sarcasmes contre « cacophraste » Renaudot ou « le gazetier antimonial au nez pourri ». Le doyen de Montpellier, lors de l'ouverture solennelle de l'année universitaire 1644, attaque grossièrement la Faculté de Paris; ce discours provoqua la riposte de Riolan-fils dans le pamphlet intitulé : « Recherches curieuses sur les Universités de Paris et de Montpellier ». On y trouve cette réflexion qui ne manque pas de sel:

« *Vous dites que Paracelse guérissait les maladies : c'est possible, mais c'étaient des allemands. C'est un très grand abus que de vouloir pratiquer la médecine sur les français comme sur les allemands qui sont corps robustes et crapuleux lesquels il faut traiter avec violence* » !

Les deux fils de Renaudot durent renier leur père une seconde fois pour acquérir enfin, au bout de dix ans, leur titre de Docteur que l'École octroyait habituellement après trois années d'études. Leur père, à demi ruiné, perdit toute une série de procès qui aboutirent à la fermeture du Bureau d'Adresses, il réussit toutefois à sauver *la Gazette* grâce à l'appui de Mazarin convaincu de son utilité.

Les Maîtres de l'École de Paris ne manquent pas de faire soutenir par leurs élèves des thèses dans lesquelles l'antimoine est condamné comme poison. Cependant. Eusèbe Renaudot

continue de faire des adeptes parmi les jeunes docteurs dont beaucoup avaient suivi les conférences du Bureau d'Adresses et cherchaient à se soustraire à l'autorité des anciens. Un jeune professeur au Collège Royal Jean Chartier, allait faire scandale en publiant un ouvrage intitulé: « La science du plomb sacré des sages ou de l'Antimoine » (1651). En regard du titre, un dessin d'un hibou représente les détracteurs de l'antimoine condamné par le quatrain suivant :

Le hibou fuit la clarté vivifique,
Et bien qu'il ayt lunettes et flambeaux,
Il ne peut voir les secrets les plus beaux,
De l'antimoine et du vin émétique.

Jean Chartier qui est protégé par Vauthier, médecin de Montpellier, premier médecin du Roi et partisan de l'antimoine, ne craint pas de provoquer la Faculté qu'il menace d'assigner devant le Parlement en cas de censure. Malheureusement pour lui, Vauthier meurt. Il est alors chassé de l'École et privé des émoluments attachés au titre de la Faculté. Ses créanciers le font jeter en prison (Pilpoul).

Cependant. Les antimoniaux» gagnent toujours du terrain au sein de la Faculté même, où une majorité de docteurs se déjugent et certifient officiellement les vertus de l'antimoine.

« Nous, soub signez docteurs en médecine de la Faculté de Paris, certifions à tous qu'il appartiendra que les qualités de l'antimoine ayant esté par un long usage et une expérience continuelle, reconnues de nous estre grandement convenables à la guérison de quantité de maladies nous déclarons que ce remède bien loing d'estre chargé d'aucune malignité vénéneuse il a plusieurs rares vertues qu'un médecin peut employer à combattre heureusement grand nombre de ces maladies moyennant qu'il le fasse avec beaucoup de discretion. En foy de quoy nous avons voulu signer cet escrit. Fait à Paris, le 26 mars 1652». Suivent 61 signatures.

Les démêlés entre les universités de Montpellier et Paris sont maintenant dépassés, la mêlée devient générale. Tous les esprits de l'époque, français et étrangers, sont passionnés. Lettres diffamatoires, ouvrages anonymes pleuvent. Eusèbe Renaudot en profite pour faire paraître, en 1653, un livre intitulé : « L'antimoine justifié et l'antimoine triomphant» dédié à Guénaut, le chef de file des «antimoniaux» que Boileau a rendu célèbre par ces vers:

*« Il compterait plutôt combien dans un printemps,
Guénaut et l'antimoine ont fait mourir de gens ».*

Pour Renaudot « *le laudanum et l'antimoine sont les deux colonnes d'Hercule de la médecine*», L'antimoine aurait un pouvoir presque absolu, c'est la panacée universelle qui guérit « *l'apoplexie, l'asthme, les catarrhes, les coliques, la boulimie, la débilité d'estomac, la paralysie, la syncope, les maladies de femme, etc.* »

Son livre contient plusieurs remarques désobligeantes sur la méthode d'Hippocrate et de Galien qu'il va jusqu'à traiter de vieille routine et de vieille erreur (Pilpoul).

Guy Patin qualifie le traité de Renaudot « *d'ouvrage injurieux et vilain* », « *c'est un méchant livre et un misérable galimatia de gazettés* » quant au certificat des 61 docteurs, Perreau dans

son propre ouvrage « Rabat-joye de l'antimoine triomphant » lui dénie toute valeur car « *on ne voit pas parmi ces signataires la plus saine et meilleure partie de la Faculté : Monsieur notre Doyen, Monsieur le Censeur, Messieurs les anciens Doyens et principaux officiers* ». Il qualifie l'antimoine « *d'extrême onction* », « *c'est une drogue à faire des meurtres impunément sans épée ni pistolet* ». Sa conclusion: « *il faut haïr l'antimoine comme la peste puisqu'elle mord comme un chien enragé et est autant et plus vénéneuse qu'un serpent* ». Il va jusqu'à traiter Eusèbe Renaudot de « *traître fils de traître... il a le visage décharné et sans couleur, débilité par les vapeurs arséniales de l'antimoine ... ce n'est qu'un âne à peine dégrossi* ». Il n'admet pas qu'on puisse préférer Paracelse à Hippocrate « *qui eût jamais cru qu'un docteur de Paris eût ozé parler si indignement de ce souverain dictateur de médecine, dont notre eschole a toujours fait gloire de professer et maintenir la doctrine ? ... notre Faculté a même passé des choses contre le sens pour la révérence du nom* ». L'esprit scientifique n'était pas la qualité première des orthodoxes.

Guy Patin dresse le « martyrologue de l'antimoine » en recensant les noms des personnes dont il lui attribuait la mort. Ses adversaires répliquent en l'accusant d'avoir voulu empoisonner avec l'antimoine son propre fils qui d'ailleurs en réchappa contre toute attente.

L'antimoine continue de faire des adeptes, le parlement lui devient peu à peu favorable et condamne pour la première fois Guy Patin. Jean Chartier réussit, en 1652, à faire annuler le décret relatif à la suppression du vin émétique dans l'antidotaire de 1638.

On est en pleine Fronde, une presse de pamphlets imprimés anonymement, entretenait le trouble et excitait les esprits. Dans les deux camps, maintenant à égalité, on fait feu de tous bois pour écraser définitivement l'adversaire. C'est alors que Louis XIV, âgé de vingt ans, tombe malade durant la campagne de Flandre. Sa maladie, d'après ce que l'on en sait aujourd'hui, semble avoir été une fièvre typhoïde (Pilpoul). Les adversaires de l'antimoine n'ont pas été consultés; les partisans, Guénaut à leur tête, sont bien perplexes. Ils n'osent prescrire leur remède sachant que le sort de la querelle serait alors lié à la vie du jeune roi qui paraît être à sa toute dernière extrémité. Mazarin prend les choses en mains; la consultation sous sa direction décida de purger 22 fois le patient avec une « once d'antimoine ». Cette once devait marquer, avec la guérison du Roi, le triomphe de l'antimoine.

« Cette maladie fut un grand bonheur pour l'Europe entière en consacrant d'une manière définitive et par un éclatant exemple les merveilleuses propriétés de l'antimoine ».

L'antimoine, qui avait guéri Louis XIV, devait être funeste à Mazarin qui en mourut quelques temps après, ce qui fit dire aux chroniqueurs de l'époque que « l'antimoine avait sauvé deux fois la France » !

Guy Patin ne s'avoue pas vaincu « ce qui a sauvé le Roi a été son innocence, son âge fort et robuste, les neuf bonnes saignées et les prières des gens de bien comme nous ».

L'antimoine a guéri le Roi, Guénaut triomphe, le Père Carneau compose un poème de deux milles vers: « La stimmimachie ou le grand combat des médecins modernes touchant l'usage de l'antimoine » préfacé par Scarron :

« Donne, brave Carneau, donne à coups de sonnets,

Sur les anti-guénaut qui blâment l'antimoine ».

En 1665, une requête est présentée au Parlement demandant l'existence légale de l'antimoine qui était toujours interdit. Les adversaires font opposition dans un dernier sursaut. Le Parlement nomme deux conseillers à la cour pour demander l'avis de la Faculté: 92 docteurs sur 102 se prononcent pour l'antimoine. Le Parlement entérine l'avis en 1666 et autorise tous les médecins de se servir du vin émétique pour les cures des malades. Il ordonne que le présent arrêt soit lu en la Faculté de Médecine de Paris et inscrit dans les registres à côté du décret de 1566 qui faisait défense de s'en servir. La lutte avait duré un siècle. Guy Patin est obligé de s'incliner. La victoire « des médecins de Montpellier » fut totale; avec la protection du Grand Conseil du Roi, ils obtinrent, en 1668, le droit de pratiquer à Paris et l'autorisation d'ouvrir une Chambre Royale où ils pouvaient se réunir; les nouveaux docteurs de Montpellier y étaient inscrits après examen.

L'antimoine devient le remède miracle pour tous les maux. Ainsi, Delorme, l'un des médecins les plus écoutés de la haute société en prescrit sans voir ses malades disant que s'il ne faisait pas de bien il ne ferait pas de mal; lui-même vécu centenaire grâce, paraît-il, à sa fameuse poudre que Madame de Sévigné loue dans plusieurs de ses lettres :

« A quoi pensez-vous, ma fille, d'être en peine de cette poudre du bonhomme que j'ai prise? Elle m'a fait des merveilles ».

Le Doyen de la Faculté de Paris s'oppose à la soutenance d'une thèse contre l'antimoine proposée par un des derniers adversaires et un Professeur, Lamy, publia un ouvrage vraiment scientifique sur la question dans lequel il cite beaucoup d'expériences faites par lui-même ou contrôlées par lui. Ce livre obtint l'approbation de la Faculté.

En fait, c'est la chimie qui sort victorieuse de la querelle de l'antimoine. Tous les discours des rentrées universitaires prônent la chimie en recommandant l'étude. Dès 1673, Antoine d'Aquin, Docteur de Montpellier et premier médecin de Louis XIV, celui que Guy Patin qualifiait: « Cancre charlatan mais riche en fourberies chimiques et pharmaceutiques », avait fait établir une charge de « Démonstrateur de chimie ». Une chaire de chimie est ensuite créée.

Une foule de gens curieux d'expériences chimiques se presse aux conférences publiques de Nicolas Lémery. Son « cours de Chymie », publié en 1675, fut un succès. Outre la description de nombreuses manipulations chimiques et préparatives, on y trouve une division de la chimie en chimie minérale et organique et une distinction entre métaux authentiques or, argent, cuivre, etc., et semi-métaux comme le bismuth, l'antimoine et l'arsenic.

L'alchimie est bien morte, la chimie n'est plus une affaire de charlatan ou de poète. « Pas sérieux s'abstenir » telle sera désormais la devise du chimiste. La chimie et l'antimoine pouvaient poursuivre leur carrière.

Bibliographie

La plupart des citations et données chronologiques sont extraites de: «La querelle de l'antimoine» par Pilpoul, Thèse Paris 1928. Citons encore:

Hoefler et Sprengel, « Histoire de la chimie » (1842).

Astruc, « Mémoire pour servir à la Faculté de Médecine de Montpellier » (1767).

Krieger, « Histoire thérapeutique de l'antimoine », Thèse Paris (1898),

Perreau, « La rabat-joye de l'antimoine », Paris (1654).

Raynaud, « Les médecins du temps de Molière» (1863).

Reichen, « Histoire de la chimie », « Rencontre» (1963).